

EUGÈNE DELACROIX.

LE JUGEMENT DERNIER DE MICHEL-ANGE.

Tous les artistes, et je parle des plus célèbres, ont échoué quand ils ont voulu peindre le jugement dernier. Ils se sont presque toujours épuisés à rendre palpable, et pour ainsi dire possible, la représentation d'une scène qui est tout imaginaire. Dans son tableau, si admirable d'ailleurs, de la chute des anges rebelles, Rubens a entassé et multiplié tous les moyens de la composition et de la couleur pour exprimer la confusion et le désespoir des damnés; il nous a montré la chute effroyable de tous ces réprouvés précipités les uns sur les autres dans des gouffres embrasés où des monstres les attendent et les saisissent; mais tout en admirant la prodigieuse force d'invention du peintre, on reconnaît que le mérite, je dirai même le charme de l'exécution a trop de part dans l'effet de son ouvrage. Tout cela est trop près de nous, par la vérité de l'imitation, pour agir sur l'âme comme le feraient des objets surnaturels. La chair des personnages est si palpitante, elle semble tellement animée par le sang qu'on voit circuler dans ces veines gonflées, et à travers ces muscles tendus par la douleur, qu'il nous semble que nous pourrions assister à une scène pareille, comme serait par exemple la chute d'un édifice ou d'une montagne entraînant sous ses ruines une foule de malheureux.

Au contraire, chez les peintres de ces écoles primitives, aujourd'hui si fort remises en honneur, les tableaux analogues n'offrent guère que des amas de figures mesquines et anguleuses, sans goût, sans disposition grandiose; on y remarque surtout une recherche puérile de détails qui jette l'esprit à mille lieues de l'impression du grand et du terrible. Dans les siècles qui échappent à la barbarie,

aussi bien que dans ceux où, par un retour nécessaire de l'inconstance humaine, les esprits, ayant usé l'admiration qu'inspirent les beaux ouvrages, se retournent vers des nouveautés de mauvais goût, la vérité commune séduit et entraîne; elle paraît le comble de l'art et bien préférable à cette vérité supérieure qui ne s'adresse qu'à la partie la plus noble de l'intelligence.

Le style de Michel-Ange semble donc le seul qui soit parfaitement approprié à un tel sujet. L'espèce de convention particulière à ce style, ce parti tranché de fuir toute trivialité, au risque de tomber dans l'enflure et d'aller jusqu'à l'impossible, se trouvaient à leur place dans la peinture d'une scène qui nous transporte dans une sphère tout idéale. Il est si vrai que notre esprit va toujours au delà de ce que l'art peut exprimer en ce genre, que la poésie elle-même, qui semble si immatérielle dans ses moyens d'expression, ne nous donne jamais qu'une idée trop définie de semblables inventions. Quand l'Apocalypse de saint Jean nous peint les dernières convulsions de la nature, les montagnes qui s'écroulent, les étoiles qui tombent de la voûte céleste, l'imagination la plus poétique et la plus vaste ne peut s'empêcher de circonscire dans un champ borné le tableau qui lui est offert; les comparaisons employées par le poète sont tirées d'objets matériels qui arrêtent la pensée dans son vol. Michel-Ange, au contraire, avec ses dix ou douze groupes de figures disposées symétriquement, et sur une surface que l'œil embrasse sans peine, nous donne une idée incomparablement plus terrible de la catastrophe suprême qui amène aux pieds de son juge le genre humain éperdu; et cet empire immense qu'il prend à l'instant sur l'imagination, il ne le doit à aucune des ressources que peuvent employer les peintres vulgaires: c'est son style seul qui le soutient dans les régions du sublime et nous y emporte avec lui.

.... Le Christ de Michel-Ange n'est ni un philosophe ni un héros de roman; c'est Dieu lui-même dont le bras va réduire en poudre l'univers. Il faut à Michel-Ange, il faut au peintre des formes, des contrastes, des ombres, des lumières sur des corps charnus et vivants. Le jugement dernier, c'est la fête de la chair; aussi, comme on la voit déjà courir sur les os de ces pâles ressuscités, au moment où le son de la trompette descelle leur tombe et les arrache au sommeil

des siècles! Dans quelle variété de poétiques attitudes ils entr'ouvrent leur paupière à la lueur de ce sinistre et suprême jour, qui secoue pour jamais la poussière du sépulcre et pénètre jusqu'aux entrailles de cette terre, où la mort a entassé ses victimes! Quelques-uns soulèvent avec effort la couche épaisse sous laquelle ils ont dormi si longtemps; d'autres, dégagés déjà de leur fardeau, restent là étendus et comme étonnés d'eux-mêmes. Plus loin, la barque vengeresse emporte la foule des réprouvés. Caron se tient là, battant de son aviron les âmes paresseuses.... Rien n'égale la malice et la férocité de ses *deux yeux de braise*, comme dit le poète. Une espèce de satire horrible emporte sur ses épaules un de ces damnés, en enfonçant ses dents crochues dans l'une de ses jambes. Les démons percent de leurs crocs le dos et la tête des misérables, les entraînent sur le bord maudit où d'autres viennent se précipiter d'eux-mêmes et comme poussés par une invisible main. On voit, dans l'ombre, des dents serrées par l'affreux désespoir, des yeux ardents qui s'élèvent en l'air pour maudire l'Être éternel et l'heure de sa justice; quelques-uns, désespérés, portent à leur tête, devant leurs oreilles, devant leurs yeux, leurs mains tremblantes, comme pour se cacher l'horreur de l'inévitable vengeance. On ne peut se figurer, sans l'avoir vue, la prodigieuse variété de ces types de démons, de larves, de suppôts de l'enfer, acharnés sur ces damnés qui sont leur proie pour l'éternité. Rien de plus noble aussi et de plus varié que les attitudes des anges qui forment le groupe placé au-dessus du Christ et qui embouchent les trompettes fatales. Deux d'entre eux portent chacun un livre dans leurs mains : l'un de ces livres est la liste des élus; il est étroit; il tient entre les doigts de l'ange, qui semble appeler avec complaisance ce petit nombre de justes sauvés à peine au milieu des innombrables rejets du premier homme; l'autre contient les noms des réprouvés, liste énorme, liste fatale, et dont la colère céleste ne doit rien retrancher.

Autour du Christ sont les âmes heureuses. Du côté de la Madone sont les saintes femmes, les vierges, les mères chrétiennes et martyres; de l'autre côté, les saints, les patriarches, Adam notre premier père assistant à la destruction de cette déplorable race issue de lui. Les confesseurs, les martyrs de la foi se rapprochent du juge et lui

montrent les instruments des supplices qui n'ont pu ébranler leur constance. Quelques-uns semblent contempler avec joie les contorsions de leurs ennemis précipités dans les flammes de l'enfer. En leur faisant étendre vers ces malheureux les râtaux qui ont déchiré leur chair, les roues et les gibets qu'ils ont teints de leur sang, mais surtout en mettant dans leurs yeux un air de satisfaction et de triomphe, Michel-Ange se montre bien l'homme de son siècle, c'est-à-dire le chrétien farouche qui fait de sa vengeance une vertu.

Parmi ces âmes fortunées qui s'élèvent jusqu'au sommet de la composition et semblent faire autour du Christ comme une céleste couronne, on voit des amis qui se retrouvent et qui s'embrassent : divine et touchante espérance! Au-dessous de ce groupe, Michel-Ange a personnifié les péchés capitaux, et leur inflige à chacun une espèce de supplice analogue à la nature du péché....

Au sommet de la composition, dans deux espaces arrondis séparés par un ornement d'architecture, on voit des anges dans des postures diverses qui portent en triomphe les instruments de la passion, gages du salut pour les âmes fidèles, condamnation éternelle des âmes perverses pour qui le sang du Christ a été versé en vain. On pourrait y critiquer plus qu'ailleurs une grande recherche dans les poses, et quelques gestes contournés à l'excès, si l'on pouvait avec raison critiquer quelque chose dans une œuvre où la fermeté du style est si imposante et si continue, qu'il semble que le tableau entier ait été peint à la fois et sous l'inspiration la plus soudaine.

Qui croirait, si l'histoire ne nous l'apprenait, que cet ouvrage si plein de hardiesse dans la conception et d'une exécution si virile, est l'ouvrage d'un vieillard? Michel-Ange avait passé soixante ans quand il entreprit cet immense travail.... Il ne mit pas moins de sept à huit ans pour l'achever; ce qui rend encore plus surprenante l'unité qu'on voit régner dans toutes ses parties, dont aucune ne trahit l'effort ou la fatigue....

.... Sans doute des modèles aussi frappants ne s'adressent pas à tous les esprits. Il en est de l'étude d'une manière si agrandie, d'un art si abstrait, si l'on peut parler ainsi, comme de ces régimes austères auxquels ne se soumettent que les rudes tempéraments. En présence de tant de grandeur et de tant de hardiesse, un élève

imbécile se retourne vers son maître et ne voit dans le dédain du grand peintre pour l'imitation vulgaire que l'impuissance d'imiter ; le maître se demande à son tour s'il fera céder la tradition devant ce mépris de toute tradition, et cependant le sublime artiste s'avance à travers les siècles entouré de disciples plus dignes de lui. Tous les grands noms de la peinture marchent à ses côtés, et le couronnent des rayons de leur propre gloire. Michel-Ange, comme Homère chez les anciens, est la source féconde où ils ont tous puisé. Raphaël et l'école romaine, celle de Florence et de Parme avec André del Sarto et le Corrège, celle de Venise avec le Titien, le Tintoret et le Véronèse, jusqu'à celle de Bologne et des Carraches, ne sont que les expressions variées de l'influence de Michel-Ange sur des génies différents. Rubens lui doit une partie de son exubérance et de son audace. Il n'est pas de nature si originale qui n'ait subi son action puissante... L'art ne sortira pas du cercle que Michel-Ange a tracé autour de lui. Du premier coup il l'a conduit jusqu'à la borne qu'il ne peut franchir. Après toutes les nouvelles déviations dans lesquelles l'esthétique pourra se trouver entraînée par le caprice et le besoin du changement, le grand style du Florentin sera toujours comme un pôle vers lequel il faudra se tourner de nouveau pour retrouver la source de toute grandeur et de toute beauté.

MAXIME DU CAMP.

UNE VEUVE AU CIMETIÈRE DE PÉRA.

Dans le grand cimetière de Péra, je fus un jour témoin d'un spectacle qui me toucha profondément. Je me promenais à l'ombre des grands arbres ; la chaleur était ardente, et j'étais venu chercher là un peu de fraîcheur et de solitude ; une femme passa devant moi, portant un enfant de quinze mois environ, et tenant à la main un large bouquet de jonquilles. Machinalement je la suivis ; elle s'enfonça dans la profondeur du bois, et arrivée auprès d'un tertre fraîchement remué, elle s'agenouilla, se prosterna, et éclata en sanglots. Je m'appuyai contre un cyprès et je la considérai sans bruit.

Elle tira une fiole de dessous son manteau, et en versa le contenu sur la tombe. Pendant ce temps, l'enfant qu'elle avait déposé à terre, avait pris en folâtrant le bouquet de jonquilles et l'effeuillait avec des petits cris de joie. Sa mère le lui enleva et recommença sa prière. Il se traîna sur les genoux, sur les mains, et bientôt il eut reconquis les fleurs qu'il se mit à déchirer de plus belle. La malheureuse femme les lui arracha et regarda de tous côtés comme pour implorer l'aide de quelqu'un contre les jeux de son fils. Elle m'aperçut, le saisit, se leva et, sans dire un mot, vint le placer entre mes bras ; puis elle retourna gémir sur le tombeau ; le pauvre petit se prit à pleurer.

Je m'assis à terre, je le fis jouer avec les bouts de ma cravate, et bientôt son charmant visage se dérida et rayonna de plaisir. Il s'amusa ainsi pendant quelque temps, puis sans doute la fatigue le prit, car il inclina sa tête blonde sur mon épaule et s'endormit. Je restai ainsi au moins une heure, n'osant faire un mouvement dans

la crainte d'éveiller le pauvre bambin qui sommeillait de si bon cœur. La mère se leva, s'avança vers moi, reçut l'enfant avec précaution et, me regardant avec des yeux mouillés de pleurs et pleins de reconnaissance, elle me salua en portant la main à ses lèvres et à son front; puis elle se dirigea vers la tombe, la couvrit d'un pan de son manteau, y étendit son enfant encore endormi, s'agenouilla de nouveau et demeura dans une immobilité si complète qu'on l'eût prise pour une statue; elle semblait absorbée dans une contemplation extatique. Qui la retient donc ainsi? Est-ce le spectacle de la beauté de son fils? Est-ce le regret de celui qu'elle venait pleurer? L'un et l'autre peut-être. Tout était là, dans cet insoucieux enfant qui dormait et dans ce mort trempé de larmes. L'un avait quitté l'âpre chemin de la vie, l'autre y trainait à peine ses premiers pas. Quel était le plus heureux? Celui que la terre enveloppait, n'est-ce pas, mon Dieu! Celui qui se reposait enfin des fatigues dont vous parsemez la voie où nous marchons! L'autre qui maintenant dort paisible sur le sépulcre de son père, que lui adviendra-t-il?

Comme à tous, des chagrins, des lassitudes, des rêves éperdus, de longues amertumes, des désirs effrénés pour ce qu'on ne peut atteindre, et peut-être, si un jour sa mère lui raconte qu'il a dormi sur la tombe de son père, regrettera-t-il que le mort ne se soit pas relevé de son lit glacé et qu'il ne l'ait pas emporté avec lui dans les régions inconnues qu'il habite.

L'enfant se réveilla, la mère le prit et s'éloigna en me disant adieu d'un signe de tête. Je la suivis longtemps du regard; elle disparut derrière les cyprès à travers lesquels j'apercevais de temps en temps son long manteau vert qui balayait derrière elle la poussière du sentier.

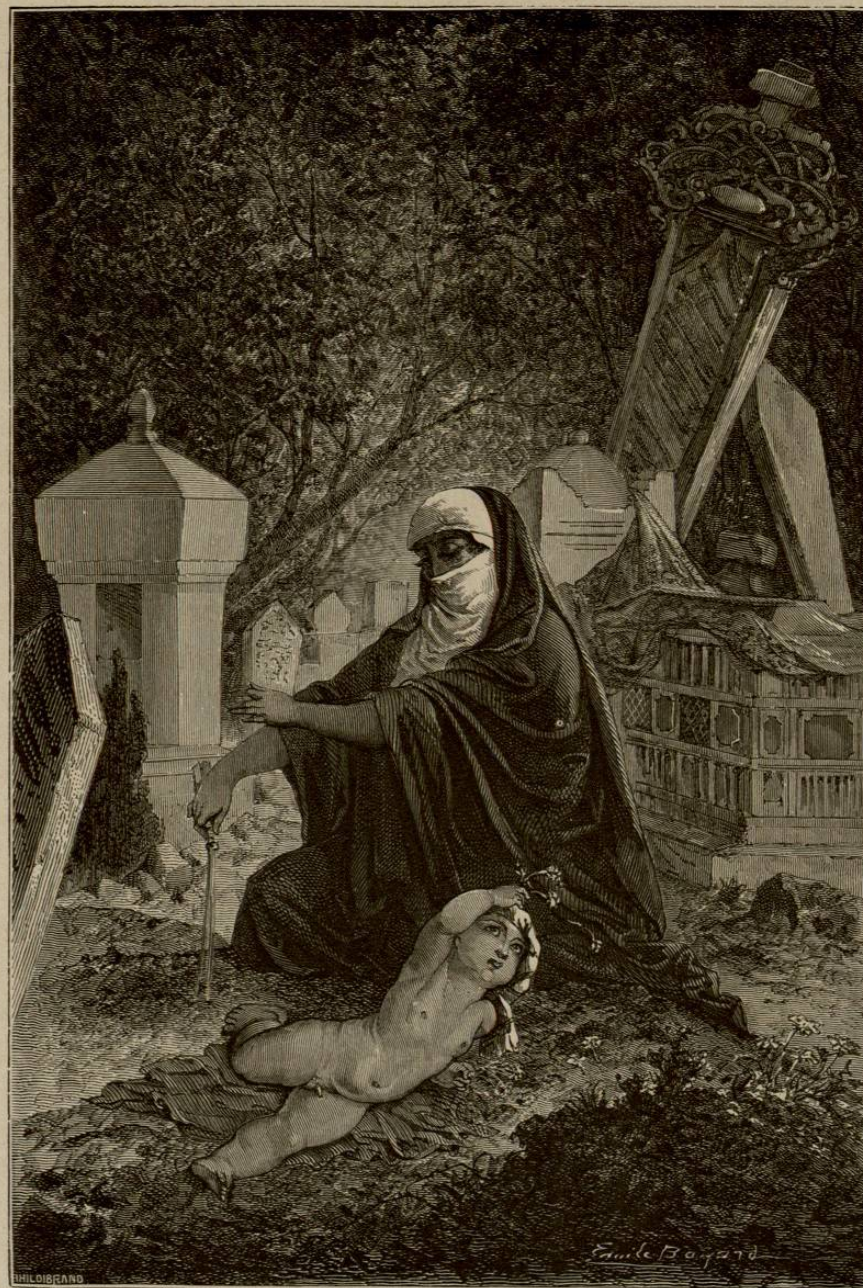


Une veuve au cimetière de Pérta. (MAXIME DU CAMP.)

Le premier d'entre eux le pauvre l'ambin qui sommeillait de si bon cœur. La mère se leva, à minuit vers trois heures, recueillit l'enfant avec précaution et, se penchant avec des yeux mouillés de pleurs et pleins de tristesse, elle lui prit la main et la porta à ses lèvres et à son front. Elle se dirigea vers la tombe, la couvrit d'un pan de son manteau, s'agenouilla et se mit à pleurer. Elle se leva, s'agenouilla de nouveau et demeura ainsi avec une ferveur et une complétude qu'on l'eût dit morte. Elle se leva, elle se mit à pleurer dans une contemplation extatique, non le regret d'une chose, Est-ce le spectacle de la tombe de son fils? Est-ce le regret de celui qu'elle venait pleurer? Est-ce le regret de son père? Tout était là, dans cet insouciant enfant qui dormait et dans ce mort trempé de larmes. D'un avait quitté l'autre, l'autre y traînait à peine ses premiers pas. C'est que la terre s'ouvrait, n'est-ce pas? C'est que se reposait enfin des fatigues dont vous ne pouvez rien dire. C'est que se reposait enfin l'âme qui maintenant dort paisiblement et que lui adviendra-t-il?

Elle se leva, elle se mit à pleurer, des larmes, des rêves éperdus, de la tristesse, de la douleur, des dents serrées, ce qu'on ne peut attendre. Elle se pencha sur son fils et murmura à l'oreille qu'il a jamais sur la tombe de son père, et qu'il ne se soit pas relevé de son lit glacé et qu'il ne l'ait pas regardé avec lui dans les régions incertaines qu'il habite.

L'enfant se réveilla, la mère le prit et s'éloigna en lui disant adieu d'un signe de tête. Je le suivis longtemps du regard; elle disparut derrière les cyprès à travers lesquels j'apercevais de temps en temps son long manteau vert qui balayait derrière elle la poussière du sentier.



Une veuve au cimetière de Péra. (MAXIME DU CAMP.)